

Les données archéologiques sur Juda à la période néo- babylonienne (586-538 av. J.C)

Un état de la question

Par

Frédéric Gangloff

Strasbourg

1. Des explorateurs aux pionniers de l'archéologie moderne du 19^e siècle

Dès la fin du 18^e siècle, les tensions géopolitiques entre les grandes puissances européennes vont se concentrer sur le Proche-Orient. Son emplacement stratégique, situé à la croisée des routes commerciales et maritimes vers l'Inde, va susciter la convoitise. Dans cette course au « levant », chaque empire occidental tente de s'aménager une zone d'influence dans la région par le truchement de l'attachement « ancestral » des royaumes chrétiens à la « Terre Sainte ». Cette fascination pour la Palestine, certes non dépourvue de visées colonialistes, se traduit par une affluence de marchands, explorateurs, aventuriers, mis-

sionnaires, soldats et autres diplomates, attirés par l'appât du gain et les mystères de l'Orient¹.

Parmi ces voyageurs, certains fortement influencés par la montée du rationalisme, désiraient redécouvrir les sites bibliques dans leur sobriété et leur contexte initial. Cette démarche regroupe une série d'explorateurs², d'obédience protestante et à tendance « iconoclaste », impatients d'identifier les sites « authentiques » des récits bibliques et de les confronter à la topographie de la Palestine à l'orée du 19^e siècle. Ils vont ainsi établir la carte d'une sorte de « géographie sacrée ». Aux regards des prémices de l'archéologie scientifique, il faut souligner que la première moitié du 19^e siècle est témoin d'une véritable chasse au trésor organisée, et menée, par des individus lors de fouilles sauvages ponctuelles. Pour cette raison, elles n'ont que très peu contribué à une meilleure compréhension du pays. En effet, chacun était à la recherche d'un monument ou d'une pièce unique susceptibles d'enrichir les salles des musées occidentaux ou les collections privées. Seules les fouilles menées par Charles Warren, se cantonnant aux alentours du Mont du Temple à Jérusalem, méritent d'être relevées comme précurseurs de l'archéologie scientifique. Elles attestent un souci descriptif et un inventaire exhaustif des lieux et des découvertes qu'elles comportent³.

Vers la fin du 19^e siècle, chaque empire européen avait établi des sociétés archéologiques nationales permanentes en Palestine, consacrées à l'exploration intensive du pays⁴. Les Britanniques ont fondé le *Palestine Exploration Fund* en 1865 sous le haut patronage de la reine Victoria et de l'archevêque de Canterbury. Ils furent suivis par les allemands avec *Das Deutsche Palästina Verein*⁵ en 1878. Eux-mêmes talonnés par les Français avec *L'Ecole Biblique et Archéologique* et les américains avec la fondation de *l'American School of Oriental Research* en 1890. Ces nations rivales, par institutions interposées, vont se livrer à une concurrence acharnée dans la course aux « trésors » archéologiques pour des motifs essentiellement politiques et nationalistes⁶.

¹ J.C. HEROLD, *Bonaparte in Egypt*, New York, 1962; J. MARLOW, *Perfidious Albion: The Origins of the Anglo-French Rivalry in the Levant*, London, 1971; N.A. SILBERMANN, *Digging for God and Country*, New York, 1982, p. 10-27; A.L. TIBAWI, *British Interests in Palestine, 1800-1901*, Oxford, 1961.

² Parmi les plus célèbres, citons U. Seetzen (1809), J. Burkhardt (1810-1812), J. Silk Buckingham (1816), Ch. Irby et J. Mangles (1817-1818). Cf. Y. BEN-ARIEH, *The Rediscovery of the Holy Land in the Nineteenth Century*, Jerusalem, 1979; N.A. SILBERMANN, « Power, Politics and the Past: The Social Construction of Antiquity in the Holy Land », in E. LEWY (ed.), *The Archaeology of Society in the Holy Land*, London, 1995, p. 12-15.

³ C. WARREN, *Underground Jerusalem*, London, 1876.

⁴ A.L. TIBAWI, *American Interests in Syria, 1800-1901*, Oxford, 1966; J.L. WALLACH (ed), *Germany and the Middle East, 1835-1939*, Tel Aviv, 1975.

⁵ F. FOERSTER, « Deutschland und das Heilige Land im 19. Jh. im Spiegel der Entwicklung des Berliner Jerusalemvereins », *Jahrbuch des Deutschen Evangelischen Instituts für Altertumswissenschaft des Heiligen Landes* 6 (1999), p. 49-63.

⁶ D.D. FOWLER, « Uses of the Past: Archaeology in the Service of the State », *American Antiquity* 52 (1987), p. 229-248; B. TRIGGER, « Alternative

Il faudra attendre le début du 20^e siècle pour assister à une révolution au sein des méthodes appliquées avec l'émergence des fouilles stratigraphiques de tell, adaptées à la situation en Palestine par W.M.F. Petrie lors de ses fouilles à Tell-Hesi (1890-1892)⁷. Ce dernier a jeté les fondements de l'archéologie moderne en comparant les strates avec la céramique. Il a ainsi pu déterminer une séquence chronologique dans la succession des différentes périodes d'occupations⁸. Cette nouvelle approche va graduellement s'imposer et ne cessera d'être affinée. Il n'en demeure pas moins qu'à ce premier stade, chaque archéologue va élaborer sa propre théorie concernant la « force motrice » à l'œuvre dans l'évolution de l'histoire de la Palestine ancienne.

Par exemple Petrie, un adepte des théories eugénistes de Sir Francis Galton, interprétait les divers niveaux de destruction de Tell-Hesi comme l'illustration d'une saga millénaire symbolisant le triomphe de races actives – porteuses de caractères jugés favorables – sur des races passives et « dégénérées »⁹. L'on comprendra assurément pourquoi une telle interprétation aura engendré les pires formes de répression et de discrimination raciales ; particulièrement dans un système politique. Mais on en trouve également des traces parmi les ténors de l'archéologie biblique.

Les archéologues allemands Schumacher et Sellin¹⁰, ayant mené des fouilles à Meggido, Ta'anach et Jéricho, ont aussi interprété les influences babyloniennes sur la culture matérielle de la Palestine comme un processus naturel de domination culturelle d'une civilisation complexe sur des voisins peu sophistiqués, et dont les vestiges reflètent des traits simplistes. Macalister, célèbre par ses fouilles minutieuses à Gézer, n'échappe pas à cette tendance. Il présente diverses séquences de couches dites sémitiques alternant avec des niveaux non-sémitiques. Il interprète cela comme le reflet d'un éternel conflit entre l'est (l'Orient) et l'ouest (l'Occident)¹¹.

Il en résulte que la période 1890-1914, dominée par l'impérialisme occidental et des théories discutables, a eu un im-

Archaeologies: Nationalist, Colonialist, Imperialist », *Man* 19 (1984), p. 355-370.

⁷ W.M.F. PETRIE, *Tell el-Hesi (Lachish)*, London, 1891.

⁸ Petrie a défini trois niveaux d'occupation qu'il nomme Amorite (1700 av. J.C), Phénicien (1350-850), Juif (jusqu'en 450 av. J.C).

⁹ V. M. FARGO, « BA Portrait: Sir Flinders Petrie », *Biblical Archaeologist* 47 (1984), p. 220-223. Sa théorie est clairement explicitée dans son livre, W.M.F. PETRIE, *The Revolutions of Civilization*, New York, 1912. A ce propos, cf. N.A. SILBERMANN, « Petrie and the Founding Fathers », *Biblical Archaeology Today*, 1990, Jerusalem, 1993, p. 545-554; ID., « Desolation and Restoration: The Impact of a Biblical Concept on Near Eastern Archaeology », *Biblical Archaeologist* 54 (1991), p. 84: « The identification and restoration of "golden ages" and the selection of "chosen peoples" implicitly discredit the history of people who are not chosen ».

¹⁰ E. SELLIN, *Der Ertrag der Ausgrabungen im Orient für die Erkenntnis der Entwicklung der Religion Israels*, Leipzig, 1905, p. 29-33.

¹¹ R.A.S. MACALISTER, *A History of Civilization in Palestine*, Cambridge, 1912.

pact certain sur « l'archéologie biblique » naissante, en imposant une vision biaisée du passé de la Palestine. Néanmoins, grâce au développement croissant d'un certain professionnalisme au sein de l'archéologie palestinienne, ces années ont transmis une impulsion décisive à un processus qui ne cessera de se développer.

2. « L'âge d'or »¹² de l'archéologie palestinienne entre les deux guerres (1918-1939)

Avec la conquête de la Palestine par les Britanniques à l'issue de la première guerre mondiale, les fouilles archéologiques vont connaître un regain d'activité et une réorganisation totale en l'espace de quelques années. Au cours du mandat britannique, un département des antiquités palestiniennes va être créé. Il sera chargé de centraliser les divers services d'antiquités, de préserver les sites archéologiques mis au jour, et de déterminer les critères d'attribution pour les autorisations à mener des fouilles dans le pays. En 1935, le département des antiquités va se doter d'un outil de travail indispensable pour l'amélioration de la qualité scientifique des futurs projets de recherche, par l'intermédiaire de l'édification du musée d'archéologie palestinienne, rebaptisé ultérieurement le Rockefeller Museum. Cette véritable institution sera munie d'entrepôts modernes, de laboratoires d'étude et de larges salles destinées à l'exposition des trouvailles archéologiques au grand public.

Sur le terrain, cette nouvelle donne va conduire à une recrudescence des fouilles archéologiques à grande échelle sur toute l'étendue du pays, financées par de prestigieuses institutions étrangères. La plupart de ces expéditions comprennent à présent de véritables équipes de spécialistes qui sauront exploiter au mieux les nouvelles techniques de fouille et gérer leur personnel, constitué d'ouvriers qualifiés et de simples manœuvres. Mais, comme précédemment, cette période transitoire n'a guère été épargnée par l'affrontement entre certains courants philosophiques, qui vont profondément influencer sur l'archéologie, l'histoire et l'étude des textes bibliques, voire bien au-delà. En 1922, une rencontre au sommet va avoir lieu à Jérusalem entre les principaux directeurs des écoles archéologiques étrangères qui débouchera sur une redéfinition de la terminologie du système chronologique en vigueur. Ce nouveau projet représente un compromis subtil entre, d'un côté, une nomenclature héritée des époques historico-culturelles et incluant des groupes ethniques – Cananéens, Israélites, Romains – et de l'autre, une terminologie inspirée de celle qui a cours en Europe retraçant les

¹² Cf. P.R.S. MOOREY, *A Century of Biblical Archaeology*, Louisville, 1991. Pour une excellente vue d'ensemble de cette période, voir P.J. KING, *American Archaeology in the Middle East*, Philadelphia, 1983; N.A. SILBERMAN, *Between Past and Present*, New York, 1989; IDEM, *Power, Politics and the Past...*, p. 15-18.

diverses étapes de l'évolution technologique de l'humanité – l'âge de la pierre, du Bronze et du Fer¹³ –. Ce consensus apparent révèle, en réalité, quelques divergences d'opinion bien plus profondes au sein de la discipline.

D'une part, existait la vision humaniste incarnée par James Breasted, le fondateur de l'institut oriental de l'université de Chicago. Il s'intéressait davantage aux grands centres culturels tels l'Égypte, l'Anatolie et la Mésopotamie, reléguant la civilisation cananéenne au second plan. Breasted n'était pas vraiment convaincu par la contribution de la Bible à l'histoire de l'humanité, mais plutôt par les progrès culturels et technologiques réalisés par les grands empires antiques. Son intime conviction était que les nations occidentales modernes sont les héritières de leurs prestigieux devanciers Proche-orientaux. Fort de cette théorie, il s'efforcera pendant les fouilles qu'il mena de concentrer son attention sur la planification d'une cité, son architecture, son administration religieuse et politique, ses institutions, ses installations militaires ; tous les éléments que Breasted considère, précisément, comme des réalisations caractéristiques du « génie » occidental¹⁴.

D'autre part, par contraste avec cette vision progressiste universelle, s'affirmait la vision biblico-centriste de William F. Albright, le véritable père de l'archéologie biblique américaine. Il discernait dans la Bible l'histoire religieuse de l'humanité et voyait dans la « terre sainte » le berceau des civilisations modernes. À cet égard, les découvertes archéologiques serviront prioritairement comme des repères chronologiques dans le but de confirmer l'exactitude des récits bibliques¹⁵.

Parallèlement au foisonnement des missions étrangères en Palestine, va se développer à partir du 20^e siècle un mouvement de conscience nationale et identitaire. Le premier à s'engager dans des recherches archéologiques indépendantes sera la communauté juive palestinienne, qui, sur la lancée du sionisme politique de la

¹³ Cf. S. GITIN, « Stratigraphy and its Application to Chronology and Terminology », in A. BIRAN (ed.), *Biblical Archaeology Today*, Israel Exploration Society, Jerusalem, 1985, p. 99-107.

¹⁴ Dans la préface de son livre, *Ancient Times. A History of the Early World*, Boston, 1916, J.H. Breasted écrit : « Civilization arose in the Orient, and Early Europe obtained it there » (p. v). L'intégralité de ce livre est consacrée aux grands empires (Égypte, Babylone, Perse, Grèce, Rome) jusqu'à l'époque contemporaine. Ce qui se rapporte à l'Ancien Testament est expédié en 20 pages sous le titre « The Hebrews and the Decline of the Orient », p. 197-217. À propos de la démarche de Breasted et d'autres, cf. M.T. LARSEN, « Orientalism and Near Eastern Archaeology », in D. MILLER – M. ROWLANDS – L.C. TILLEY (eds), *Domination and Resistance*, London, 1989, p. 229-239.

¹⁵ Voir l'essai phare de l'auteur intitulé *From the Stone Age to Christianity. Monotheism and the Historical Process*, Baltimore, 1940. Les premiers mots de sa préface (p. vii) sont les suivants : « The purpose of this book is to show how man's idea of God developed from prehistoric antiquity to the time of Christ, and to place this development in its historical context ». Il sera suivi par *History, Archaeology and Christian Humanism*, New York, 1964.

fin du 19^e siècle, s'emparera de l'archéologie afin d'en faire un instrument de propagande au service du « droit au retour ». La mise au jour de synagogues antiques et d'une nécropole juive va contribuer à renforcer les liens directs entre les juifs modernes et leurs ancêtres jadis à Sion ; archéologie et géographie seront utilisées à des fins nationalistes¹⁶. Le nationalisme palestinien, quant à lui, n'aura que peu l'occasion de s'affirmer, si ce n'est par quelques écrits décrivant le folklore et les traditions régionales¹⁷. De cette vingtaine d'années riches sur le plan des trouvailles archéologiques, émerge graduellement la personnalité d'Albright qui deviendra la figure emblématique d'une école transmettant son enseignement et ses idées de génération en génération.

Le style unique d'Albright réside en un cocktail de foi, de philologie, d'histoire et de tessons ; le tout agrémenté d'un soupçon de considérations historico-critiques. Sa préoccupation majeure était, par le truchement de la céramique et de la stratification archéologique, de militer en faveur de l'historicité des récits patriarcaux et d'une conquête militaire Israélite coordonnée et unifiée en accord avec le livre de Josué¹⁸. En même temps, si Albright s'intéressait avant tout aux origines de l'Israël ancien – comme la plupart de ses contemporains – il ne dédaignait pas les périodes de l'exil et de la restauration. Il les considérait comme des périodes charnières du judaïsme naissant. C'est ainsi qu'il fut certainement l'un des premiers à tenter de prouver archéologiquement l'authenticité de l'exil et de la restauration qui l'aurait suivi à l'encontre de ceux qui leur déniaient tout fondement historique¹⁹.

¹⁶ Cf. N.A. SILBERMANN, *Digging for God and Country*, New York, 1982; IDEM, « The Politics of the Past: Archaeology and Nationalism in the Eastern Mediterranean », *Mediterranean Quarterly* 1 (1990), p. 99-110; M. BROSHI, « Religion, Ideology, and Politics and their Impact on Palestinian Archaeology », *Israel Museum Journal* 7 (1987), p. 17-32; M.I. GRUBER, « The Ancient Israel Debate: A Jewish Postcolonial Perspective », *Ancient Near Eastern Studies* 38 (2001), p. 3-27.

¹⁷ T. CANAAN, *Studies in Palestinian Customs and Folklore*, Jerusalem, 1922. Il convient de mentionner H.G. Dalman qui a été le premier directeur du Deutsches Evangelisches Institut für Altertumswissenschaft des Heiligen Landes (1902-1916) et dont l'opus magnum est une sorte d'encyclopédie des traditions et de la culture palestinienne inégalée jusqu'à nos jours : *Arbeit und Sitte in Palästina*, en 7 volumes échelonnés entre 1928 et 1942.

¹⁸ Sur la personnalité d'Albright en tant qu'écrivain prolifique, son rayonnement intellectuel et sa place dans le panthéon archéologique, historique et théologique, voir L.G. RUNNING – D.N. FREEDMAN, *William Foxwell Albright. A Twentieth Century Genius*, New York, 1975; D.N. FREEDMAN – R.B. MAC DONALD – D.L. MATTSON, *The Published Works of William Foxwell Albright: A Comprehensive Bibliography*, Cambridge, 1975.

¹⁹ Surtout C.C. TORREY, *Ezra Studies*, Chicago, 1910, p. 289: « The terms 'exilic', 'pre-exilic', and 'post-exilic' ought to be banished forever from usage, for they are merely misleading, and correspond to nothing that is real in Hebrew literature and life ».

Dans son premier ouvrage de synthèse sur l'archéologie de la Palestine et ses rapports avec la Bible²⁰, Albright s'attarde certes davantage sur la période postexilique, mais note toutefois que parmi la majorité des sites judéens explorés attestant des signes de destruction de l'époque de l'exil et aucune trace de réinstallation immédiate, il existe de multiples sites mineurs épargnés et d'autres réactivés pendant la période exilique après une brève interruption. En conséquence, même si les conclusions auxquelles aboutit Albright après un premier examen des données archéologiques partielles et fragmentaires paraissent conditionnées par le texte biblique²¹, il n'en demeure pas moins que son mérite est d'avoir sorti l'exil de l'anonymat et de lui faire occuper le devant de la scène, au même titre que la glorieuse épopée des patriarches, la Loi mosaïque et la conquête de la terre promise. En inaugurant le dialogue fructueux entre archéologie et Bible, Albright se positionne comme le pionnier de l'archéologie biblique qui connaîtra son heure de gloire après la seconde guerre mondiale.

3. L'archéologie biblique (1945-1970)

Au plus fort du soulèvement arabe entre 1936 et 1939, l'activité archéologique s'est considérablement ralentie dans le pays pour cesser finalement pendant la guerre. A partir des années cinquante, va se développer un phénomène spécifiquement anglo-saxon aux Etats-Unis en réaction contre le regain de rationalisme et l'école de Wellhausen. On assiste à un engouement du public américain pour tout ce qui a trait à l'archéologie, faisant de cette dernière une discipline destinée à renforcer l'historicité de la Bible. Ce mouvement initié par Albright se proposait de replacer la Bible et la Palestine au centre de l'héritage culturel de l'humanité²².

Dans le premier manuel présentant une synthèse complète des fouilles archéologiques en Palestine – s'échelonnant des périodes préhistoriques jusqu'à l'ère gréco-romaine –, Albright réitère son interprétation des maigres données archéologiques contemporaines de l'exil qui laissent à penser que Juda a souffert massivement d'une vague de destruction occasionnant une quasi-désertification

²⁰ W.F. ALBRIGHT, *The Archaeology of Palestine and the Bible*, New York, 1932, p. 169-177; ID., « Exilic and Post-exilic Judah in the Light of Palestinian Archaeology », *Actes du XVIII^e congrès international des Orientalistes*, Leiden, 1932, p. 202-204.

²¹ W.F. ALBRIGHT, *Op. cit.*, p. 172: « In the light of this clear situation, it can no longer be maintained that there was no complete devastation of Judah by the Chaldeans, and no true Exile ».

²² W.F. ALBRIGHT, *The Archaeology of Palestine*, Harmondsworth, 1949, p. 256: « To one who believes in the historical mission of Palestine, its archaeology possesses a value which raises it far above the level of the artefacts with which it must constantly deal, into a region where history and theology share a common faith in the eternal realities of existence ».

du pays. Il précise néanmoins que Béthel, qu'il localise à l'extérieur du territoire judéen, a été épargnée et témoigne d'une continuité dans son occupation jusqu'à la fin du 6^e siècle²³. Paradoxalement, Albright ne prend pas en considération cette donnée dans son évaluation finale et renforce l'idée d'une destruction totale de Juda suggérée par la Bible.

Si Albright peut être, à juste titre, considéré comme le mentor de l'archéologie biblique, c'est grâce à G.E. Wright que cette dernière va acquérir ses lettres de noblesse. Dès l'introduction de son ouvrage, Wright définit les objectifs et les limites d'une science utilisant la typologie de la céramique et l'étude de la stratigraphie, mais dont la visée ultime est une meilleure compréhension des Saintes Ecritures²⁴. Wright dénonce les méfaits et les déviations occasionnés par une certaine archéologie biblique qui cherche à prouver la véracité de la Bible, en insistant sur le fait que la véritable archéologie biblique ne peut qu'éclairer le texte de manière directe, indirecte ou même diffuse. Il n'en reste pas moins que Wright est aussi un théologien et, de ce fait, n'opère aucune véritable distinction entre histoire du salut et histoire factuelle ni entre la théologie et l'archéologie biblique. Il en ressort que l'examen des cultures cananéenne et israélite, matérialisées par les découvertes archéologiques, est conditionné par un acte de piété et de recherche de la vérité ; il s'agit de redonner corps à la Bible²⁵.

D'après Wright, l'archéologie biblique n'est pas une fin en soi, mais uniquement un moyen de mettre en relief la spécificité du message biblique. Il n'est dès lors pas étonnant que le traitement des données de la période exilique ne s'écarte pratiquement pas du témoignage des sources bibliques. Même si Wright mentionne, en passant, la pérennité de quatre cités n'ayant subi aucun ravage durant la conquête babylonienne (Mitzpa, Béthel, Samarie et Meggido), pour le reste, sa description d'une province de Juda exsangue, vidée de sa population et très appauvrie, concorde en tous points avec les textes bibliques²⁶. Ça et là on voit cependant poindre dans l'argumentation de Wright ce qui en dernier recours,

²³ W.F. ALBRIGHT, *Op. cit.*, p. 140-142.

²⁴ G.E. WRIGHT, *Biblical Archaeology*, Philadelphia, 1957, p. 17: « Yet his chief concern is not with methods or pots or weapons in themselves alone. His central and absorbing interest is in the understanding and exposition of the Scriptures ». La même idée se retrouve déjà chez M. BURROWS, *What mean these stones? The Significance of Archaeology for Biblical Studies*, New Haven, 1941, p. 1-30.

²⁵ Bien que Wright ait été un archéologue de terrain, fondateur de la revue de référence dans le domaine « *The Biblical Archaeologist* », il était aussi professeur d'histoire de l'AT et de théologie au Mc Cormick Theological Seminary, puis à Harvard. Sa thèse centrale pourrait être résumée dans cette phrase : « History is the revelation of God », cf. G.E. WRIGHT, *God who acts. Biblical Theology as Recital*, in *Studies in Biblical Theology*, vol. 8, Chicago, 1952, p. 11; ID., « Archaeology, History and Theology », *Harvard Divinity Bulletin* 28 (1964), p. 85-96; W.G. DEVER, « Biblical Theology and Biblical Archaeology: An Appreciation of G. Ernest Wright », *Harvard Theological Review* 73 (1980), p. 1-15.

²⁶ WRIGHT, *Biblical Archaeology*, p. 199.

entre l'archéologie et la Bible, fait autorité en la matière. En cas d'absence de tout indice archéologique, le texte biblique fait foi et l'archéologie n'est qu'un faire-valoir du matériau biblique²⁷.

Parallèlement à l'école de Wright, émerge un autre mouvement vers la fin des années cinquante qui, sous le label d'archéologie biblique, s'est engagé dans l'apologie de l'histoire biblique²⁸. L'archéologie ne puise son sens que si elle prouve l'authenticité et l'historicité de la Bible, soit par l'entremise d'écrits de la vulgarisation des masses²⁹, soit sous prétexte d'illustrer le message biblique, par des images issues des découvertes archéologiques. En procédant ainsi, cette école ravale l'archéologie au niveau d'un simple instrument à la gloire de la véracité biblique. La plupart des contributions mentionnées ci-dessus ne sont souvent que des paraphrases du texte biblique avec un vernis archéologique. La période de l'exil est souvent carrément ignorée ou décrite comme absolument conforme aux témoignages bibliques.

Sous la rubrique « archéologie biblique scientifique », on pourrait également classer l'ouvrage de synthèse rédigé par K.M. Kenyon. Elle propose d'y intégrer les multiples découvertes archéologiques mises au jour entre 1950 et 1960, une période correspondant grosso modo à son mandat de directrice de la British School of Archaeology de Jérusalem. Kenyon est devenue célèbre notamment grâce à ses fouilles archéologiques entreprises à Jéricho et dans la vieille ville de Jérusalem. En fait, son appréciation de la période exilique ne diffère guère de celle des autres. En outre, elle introduit un nouvel élément peu développé par l'archéologie biblique traditionnelle qui consiste en une évaluation des dommages économiques causés par l'exil. Ce faisant, elle brosse le portrait sombre d'un pays, non seulement délesté de l'essentiel de sa population, mais où ne subsiste plus aucune trace d'une éventuelle structure économique, politique ou sociale susceptible de redynamiser le potentiel économique de la région³⁰. Dans un état fort délabré, le pays n'est pas prêt de renaître de ses cendres.

²⁷ WRIGHT, *Biblical Archaeology*, p. 179: « From Jerusalem no archaeological evidence of the Babylonian destruction has been recovered. Yet we can have no doubt but that the devastation was as complete as the book of Lamentations suggests that it was ».

²⁸ A cause de la profusion de tels écrits, nous ne mentionnerons ici que certains titres évocateurs : J.P. FREE, *Archaeology and Bible History*, Wheaton, 1950; J. ELDER, *Prophets, Idols and Diggers. Scientific Proof of Bible History*, New York, 1960; W. KELLER, *The Bible as History. Archaeology confirms the Book of Books*, London, 1956; H. T. FRANK, *An Archaeological Companion to the Bible*, London, 1969.

²⁹ Cf. J.B. PRITCHARD, *Archaeology and the Old Testament*, Princeton, 1958; W. KELLER, *The Bible as History in Pictures*, New York, 1963; J.L. KELSO, *Archaeology and our Old Testament Contemporaries*, Grand Rapids, 1965.

³⁰ K. M. KENYON, *Archaeology in the Holy Land*, London, 1960, p. 291-297, p. 297, elle conclut en ces termes : « The homogeneous Israelite culture was thus broken up, and there was no unifying power to build up a new one in its place »; J. GRAY, *Archaeology and the Old Testament World*, London-Edinburgh, 1962, p. 181-182.

Une autre tendance, fort ancienne³¹, a connu un surcroît de popularité revendiquant un statut scientifique et la formation d'une véritable école que l'on pourrait qualifier de « géographie historique ». Les tenants de cette mouvance adoptent une méthodologie incluant l'analyse critique des sources du Proche-Orient ancien, la philologie, des investigations toponymiques et topographiques, le tout confronté aux résultats provenant des fouilles archéologiques. L'objectif en filigrane de cette école est de renforcer, voire confirmer, l'historicité de la Bible à travers une étude géographique de la Terre Sainte³².

Pour Y. Aharoni, la prise de Jérusalem et ses conséquences désastreuses pour la province de Juda correspondent à la vision d'une *tabula rasa* majoritairement défendue, un territoire ruiné et dépeuplé³³. Toutefois, sur la base d'une liste postexilique de toponymes préservés en Ne 11,25-35, Aharoni souligne que plusieurs établissements judéens possédant une population conséquente se sont maintenus durant la période exilique. Ces installations sont essentiellement situées dans les zones limitrophes de Juda englobant la Shephelah, le Neguev et le district de Benjamin. Fort de cette observation, Aharoni conclut à la permanence d'une communauté judéenne importante dans ces régions qui auraient échappé à la déportation massive décrite dans les livres bibliques³⁴. Cette constatation résultant d'une approche topographique respectueuse des spécificités régionales et des entités géographiques constituant la Palestine, tranche singulièrement sur les présentations que nous venons d'énoncer. En effet, elle prépare la voie à une appréciation différente de l'exil judéen entre 587 et 538 qui va connaître un intérêt particulier dans les années soixante-dix.

En résumé, ce demi-siècle de prééminence de l'archéologie biblique américaine doit être interprété à la lumière de sa confrontation avec l'école rationaliste inaugurée par Wellhausen. Alors que les européens étaient plus réservés dans l'interprétation des découvertes archéologiques, l'école d'Albright caressait l'espoir

³¹ Les pionniers de ce mouvement sont E. ROBINSON, *Biblical Research in Palestine*, 3 vol., Boston, 1856; G.A. SMITH, *The Historical Geography of the Holy Land*, New York, 1896⁴. Par la suite, on mentionnera les études de J.J. SIMONS, *The Geographical and Topographical Texts of the Old Testament*, Leiden, 1959; Z. KALLAI, *Historical Geography of the Bible: The Tribal Territories of Israel*, Leiden, 1986.

³² Y. AHARONI, *The Land of the Bible. A Historical Geography*, Philadelphia, 1966, p. XI: « Geography has a way of lending to history some of her more enduring motifs (...) Thus, in the land of the Bible, geography and history are so deeply interwoven that neither can be really understood without the help of the other ».

³³ AHARONI, *Op. cit.*, p. 353, décrit ainsi la prise de Jérusalem : « The Babylonians burned the city to the ground, tore down its walls and deported the rest of the population ». Le pays est décrit comme ayant fait l'expérience d'une « utter devastation » et « a population vacuum ».

³⁴ AHARONI, *Op. cit.*, p. 356: « (...) it would appear that a permanent Judean population had avoided deportation in the Babylonian period and had remained in the land ».

que l'archéologie fournirait des preuves indubitables démontrant que les critiques radicaux avaient tort. Vers la fin des années 60, un compromis tacite fut atteint entre, d'un côté, ceux qui acceptaient le fait que l'archéologie était devenue vitale, voire indispensable, pour toute reconstruction hypothétique de l'histoire d'Israël³⁵, et de l'autre, ceux qui ont été obligés de reconnaître qu'ils ne pouvaient désormais plus continuer à imposer leurs présupposés aux résultats des fouilles archéologiques.

4. L'archéologie syro-palestinienne ou la « nouvelle archéologie » (de 1980 à nos jours)

Dans le courant des années 70, l'objet du débat s'est déplacé vers les problèmes terminologiques et méthodologiques. Doit-on maintenir l'archéologie biblique et poursuivre l'œuvre d'Albright-Wright ? Ou l'abandonner et la remplacer par une discipline plus conforme à une nouvelle orientation méthodologique ? Il semble bien que certains indices plaident, vers le début des années 80, pour un changement dans la manière d'explorer les sites archéologiques. Naguère, lors des années glorieuses, de vastes chantiers avaient démarré en insistant sur le caractère grandiose des découvertes. A présent, les sites sont plus réduits en taille et quadrillés par des carrés de fouille. Cette exploration approfondie d'un espace restreint permet aux archéologues de reconstituer avec plus de minutie le contexte social et la vie ordinaire des peuples de l'antiquité. On y intègre de plus en plus des données ethnologiques et des analyses démographiques. L'interprétation des données archéologiques fait appel à des paradigmes issus de l'anthropologie et de la sociologie. Cette ouverture de l'archéologie biblique à d'autres sciences humaines, sans lesquelles elle ne saurait évoluer ni se ressourcer, a incité un certain nombre d'archéologues à opérer un nouveau virage dans cette discipline.

Cette « nouvelle archéologie »³⁶ ou « archéologie contextuelle »³⁷, selon son promoteur l'archéologue américain D.W. Dever,

³⁵ O. EISSFELDT, *Recht und Grenze Archäologischer Betrachtung des Alten Testaments*, in *Kleine Schriften*, vol. 3, Tübingen, 1966, p. 280-287 et M. NOTH, *Der Beitrag der Archäologie zur Geschichte Israels* (Vetus Testamentum Supplements 7), Leiden, 1960, p. 362-282. Tous deux reconnaissent la validité et l'importance de l'archéologie biblique mais soulignent également certains de ses excès. Selon eux, l'approche historico-critique des textes reste indispensable, l'archéologie ne pouvant fournir qu'un contexte mais jamais attester l'historicité de certains individus ou événements.

³⁶ L'appellation « nouvelle archéologie » est un terme générique qui regroupe bien d'autres qualifications comme « archéologie syro-palestinienne » opposée à « archéologie biblique », cf. M. MILLER, « Old Testament History and Archaeology », *Biblical Archaeologist* 50 (1987), p. 55-63; W.G. DEVER, « The Impact of the 'New Archaeology' on Syro-Palestinian Archaeology », *Bulletin of the American School of Oriental Research* 242 (1981), p. 15-29; ID., « Retrospects and Prospects in Biblical and Syro-Palestinian Archaeology », *Biblical Archaeologist* 45 (1982), p. 103-107; ID., « Syro-Palestinian and Biblical

doit s'efforcer d'atteindre deux objectifs prioritaires. D'une part, l'archéologue devrait utiliser les textes bibliques comme une source historique potentielle tout en étant pleinement conscient qu'ils possèdent leur propre idéologie et qu'ils représentent la vision d'une élite. Ceci implique que les archéologues aient une solide formation en exégèse biblique ou que s'établisse un dialogue fructueux entre les exégètes et les archéologues. D'autre part, les nouvelles générations d'archéologues et d'historiens devraient collaborer plus étroitement afin de produire des histoires qui s'appuient à la fois sur les textes étudiés de manière critique et sur la culture matérielle léguée par les civilisations ; en quelque sorte deux histoires, religieuses et sociales, inextricablement liées et qu'il faut examiner comme un tout. Ce n'est qu'en se livrant à cet exercice que la « nouvelle archéologie » pourra atteindre sa pleine maturité et relever les défis qu'elle ne manquera pas de rencontrer. Pour ce faire, l'archéologie biblique devra se libérer du joug des séminaires et des institutions théologiques³⁸ afin d'élargir son propre champ d'action.

Archaeology », in D. KNIGHT – G. TUCKER (eds), *The Hebrew Bible and Its Modern Interpreters*, Chico, 1985, p. 31-74; ID., « The New Archaeology », *Biblical Archaeologist* 50 (1987), p. 150; ID., « The Impact of the New Archaeology », in J.F. DRINKARD – G.L. MATTINGLY – J.M. MILLER (eds), *Benchmarks in Time and Culture: An Introduction to Biblical Archaeology*, p. 337-357; ID., *Recent Archaeological Discoveries and Biblical Research*, Seattle/London, 1990; E.M. MEYERS, « The Bible and Archaeology », *Biblical Archaeologist* 47 (1984), p. 36-40; P. J. OLIVIER, « The Dawn of Biblical Archaeology », *Journal of Northwest Semitic Languages* 16 (1990), p. 131-140. D'après W.G. DEVER, « What remains of the house that Albright built? », *Biblical Archaeologist* 56 (1993), p. 25-30, l'héritage d'Albright ne perdure que dans son insistance à utiliser les découvertes archéologiques pour mieux comprendre le contexte biblique. C. MEYERS – E. MEYERS, « Expanding The Frontiers of Biblical Archaeology », *Eretz-Israel* 20 (1989), p. 140*-147*, préfèrent le terme « socio-archaeology »; B. HALPERN, « Research Design in Archaeology. The Interdisciplinary Perspective », *Near Eastern Archaeology* 61 (1998), p. 53-65.

³⁷ Au début des années 90, W.G. Dever plaide pour un nouveau style d'archéologie biblique intégrant des éléments spécifiques à d'autres sciences, cf. W.G. DEVER, « Yigael Yadin: Prototypical Biblical Archaeologist », *Eretz-Israel* 20 (1989), p. 44*-51*; ID., « Biblical Archaeology: Death and Rebirth », *Biblical Archaeology Today, 1990. Proceedings of the Second International Congress on Biblical Archaeology*, Jerusalem, 1990; A. BIRAN – J. AVIRAM (eds.), *Israel Exploration Society*, vol. 17, Jerusalem, 1993, p. 706-722; P. F. CRAFFERT, « Biblical Archaeology as an Academic Discipline in Search of its Identity », *Religion and Theology* 5 (1998), p. 335-364; M.D. COOGAN – J.C. EXUM – L.E. STAGER (eds), *Scripture and Other Artifacts: Essays on the Bible and Archaeology in Honor of P.J. King*, Louisville, 1994; H.D. LANCE, « American Biblical Archaeology in Perspective », *Biblical Archaeologist* 45 (1982), p. 97-101; W.G. DEVER, « Biblical and Syro-Palestinian Archaeology. A State-of-the Art Assessment at the Turn of the Millenium », *Currents in Research & Biblical Studies* 8 (2000), p. 91-116; W.G. DEVER, *What Did the Biblical Writers Know and When Did they Know it? What Archaeology Can Tell us about the Reality of Ancient Israel*, Grand Rapids, 2001; E.A. KNAUF, « History, Archaeology, and the Bible », *Theologische Zeitschrift* 57 (2001), p. 262-268; A.F. RAINEY, « Stones for bread. Archaeology versus History », *Near Eastern Archaeology* 64 (2001), p. 140-149.

³⁸ W.G. DEVER, « In America, Biblical Archaeology was – and still is – largely a protestant Affair », *Biblical Archaeology Review* 8 (1982), p. 54-56.

Ce plaidoyer pour une laïcisation de l'archéologie biblique, est un phénomène propre à l'outre-Atlantique où elle était sous tutelle des institutions religieuses. En Europe, la plupart des archéologues étaient également des exégètes et des historiens, conscients de la justesse mais également des travers inhérents à l'archéologie biblique³⁹.

En ce qui concerne l'archéologie israélienne, dès le départ, se sont mis en place deux écoles concurrentes – Yadin et Aharoni –, toutes deux profondément influencées par Albright. Par la suite, diverses sensibilités ont émergé à l'intérieur de ces deux ensembles, toutes revendiquant, à des degrés divers, un lien quasi-affectif avec la Bible⁴⁰.

Toujours est-il que la nouvelle archéologie a réalisé des percées significatives dans l'étude de l'émergence de l'Israël ancien et de la constitution de la monarchie, sans toutefois consacrer autant d'attention aux périodes exiliques et postexiliques, quoique ces dernières aient révélé un riche matériau archéologique qu'il conviendrait d'intégrer dans les ouvrages archéologiques récents⁴¹.

Un examen des quelques manuels d'archéologie biblique suffit à démontrer que peu d'ouvrages daignent s'intéresser à la période exilique (587-538), encore plus rares sont ceux qui lui concèdent une certaine existence et importance au sein des périodes du Fer. D'ailleurs, la plupart des archéologues intéressés par la Syrie-Palestine choisissent de clore l'horizon archéologique de l'Israël

³⁹ Cf. H.H. SCHMID, *Die Steine und das Wort. Fug und Unfug biblischer Archäologie*, Zürich, 1975; F. CRÜSEMANN, « Alttestamentliche Exegese und Archäologie. Erwägungen angesichts des gegenwärtigen Methodenstreits in der Archäologie Palästinas », *Zeitschrift für die Alttestamentliche Wissenschaft* 91 (1979), p. 177-193; C. FREVEL, « 'Dies ist der Ort, vom dem geschrieben steht': zum Verhältnis von Bibelwissenschaft und Palästinaarchäologie », *Biblische Notizen* 47 (1989), p. 35-89; W. ZWICKEL, « Biblische Archäologie », *Theologische Rundschau* 66 (2001), p. 288-309.

⁴⁰ W.G. DEVER, « Yigael Yadin: Prototypical Biblical Archaeologist », *Eretz-Israel* 20 (1989), p. 44*-51*; D. USSISHKIN, « Where is Israeli Archaeology going? », *Biblical Archaeologist* 45 (1982), p. 95: « Whatever we do is deeply rooted in the special historical and biblical interest we share ». L.J. HOPPE, *What are they saying about biblical archaeology?*, New York, 1984, p. 92, à propos des archéologues israéliens : « They read the Bible as a document of their national history rather than as a confessional statement (...) They are engaged in their archaeological projects in order to understand their ancestor's culture and history »; A. BEN-TOR, *The Archaeology of Ancient Israel*, New Haven-London, 1992, p. 8-9, insiste encore sur la place prépondérante de la Bible : « Special position of the Bible in our culture, the intense interest, fervent emotions (...) Eliminate the Bible from the archaeology of the Land of Israel in the second and first millennia B.C.E, and you have deprived it of its soul ».

⁴¹ W.G. DEVER, « Biblical Archaeology: Death and Rebirth », in A. BIRAN – J. AVIRAM (eds), *Biblical Archaeology Today, 1990. Proceedings of the Second International Congress on Biblical Archaeology (Jerusalem, June-July 1990)*, Jerusalem, 1993, p. 719: « We now have rich archaeological documentation for these eras, yet even a glance at recent histories of Israel and archaeologies of ancient Palestine will show how little synthesis has been done, how isolated Biblical scholars and archaeologists still are from each other ».

biblique avec la destruction du royaume de Juda en 587/586⁴². Il faut attendre 1988 et la parution de l'un des meilleurs ouvrages de synthèse traitant de l'archéologie syro-palestinienne, rédigé par H. Weippert, pour qu'une part honorable soit accordée à ce qu'elle intitule « Die Babylonisch-persische Zeit (586-333 v. Chr.) »⁴³.

S'il est vrai qu'elle se focalise davantage sur l'époque perse, elle n'en néglige pas pour autant la période néo-babylonienne à propos de laquelle elle émet quelques observations pertinentes. D'emblée, elle explique l'apparente modestie de l'occupation babylonienne/perse par l'érosion que ce dernier niveau aurait subi, ainsi que par la destruction de ses infrastructures préexistantes par l'appareil monumental mis en place lors de la période hellénistique. L'absence de traces d'urbanisation conséquentes – on a retrouvé très peu de cités fortifiées à l'exemple de la période précédente – ne serait pas une conséquence directe de la conquête babylonienne comme le récit biblique tend à le faire croire. Weippert remarque la faible proportion des populations exilées ; elle estime que les chiffres bibliques avancés sont hautement suspects⁴⁴ et qu'ils ne servent qu'à cautionner l'idéologie biblique de la terre dévastée, peu conforme à une certaine réalité sur le terrain⁴⁵. Il est dommage que cet ouvrage fort rigoureux et d'une qualité pratiquement inégalée jusqu'à nos jours n'ait pu bénéficier de l'apport substantiel des découvertes archéologiques faites vers la fin des années 80.

La plupart des archéologues ont continué à délaissier la période néo-babylonienne au profit de l'époque perse qui avait déjà bénéficié, dès le début des années 80, d'un intérêt accru⁴⁶. A. Mazar se contente de mentionner la continuité d'une occupation judéenne

⁴² Y. AHARONI, *The Archaeology of the Land of Israel*, Philadelphia, 1982; A. MAZAR, *Archaeology of the Land of the Bible (10000-586)* (The Anchor Bible Reference Library), New York, 1990.

⁴³ H. WEIPPERT, *Palästina in Vorhellenistischer Zeit* (Handbuch der Archäologie. Vorderasien II, 1), München, 1988, p. 682-718.

⁴⁴ WEIPPERT, *Op. cit.*, p. 692: « (...) da sie wohl ganz gezielt den Eindruck vermitteln sollen, im Land sei nur eine kleine Gruppe der Unterschicht zurückgeblieben. Die Tendenziöse Darstellung will die legitime Fortsetzung Judas unter den Exillande in Babylonien ansiedeln ».

⁴⁵ WEIPPERT, *Op. cit.*, p. 692: « Es waren aber keineswegs alle Städte Zerstörungen zum Opfer gefallen und die Deportationen und Abwanderungen ließen Palästina keineswegs als Tabula rasa zurück ».

⁴⁶ L'ouvrage classique de synthèse traitant de la période perse est celui de Stern. Néanmoins entre l'original en hébreu publié en 1968 et sa traduction anglaise en 1982, Stern n'a pas intégré les résultats des investigations archéologiques effectuées pendant 14 années – une période faste pour l'archéologie perse –, ce qui amoindrit quelque peu la portée de ses conclusions, cf. E. STERN, *Material Culture of the Land of the Bible in the Persian Period 538-332 B.C.*, Warminster, 1982; ID., *The Archaeology of Persian Palestine*, in W. DAVIS – L. FINKELSTEIN (eds), *Cambridge History of Palestine*, vol. 1. *Introduction: The Persian Period*, Cambridge, 1984, p. 88-114. Récemment le même auteur vient de publier un volume qui intègre de manière plus satisfaisante les dernières trouvailles de la période perse, *Archaeology of the Land of the Bible. The Assyrian, Babylonian, and Persian Periods (732-332 B.C.E)* (The Anchor Bible Reference Library), New York, 2001, vol. 2, p. 428-434.

cantonnée dans le territoire de Benjamin après l'avancée babylonienne sans développer davantage⁴⁷. Parmi la nouvelle génération d'archéologues Israéliens, il convient de mentionner la contribution de G. Barkay. En étudiant les périodes du Fer II et du Fer III, Barkay constate que d'aucuns arrêtent, de manière arbitraire, la période du Fer en 586 sur la foi de considérations idéologiques et théologiques. Selon Barkay, la prise de Jérusalem et la vague de destruction qui s'ensuivit, n'ont eu qu'un impact fort limité sur l'ensemble du territoire. Ces événements n'ont en rien affecté la continuité culturelle et matérielle qui préexistait au Fer II. De plus, la région de Juda est loin d'être déserte. De récentes découvertes indiquent la permanence d'une population relativement aisée. L'émergence d'un nouveau type de poterie indique des échanges commerciaux avec la Transjordanie et le foisonnement d'un certain nombre de sites mineurs essaimés dans la campagne judéenne. Barkay intègre la période néo-babylonienne dans la nomenclature du Fer IIIb (586 jusqu'à la fin du 6^e siècle) et date le début de la période perse vers 520 avec l'apparition de la poterie attique en Juda⁴⁸. En incorporant la période néo-babylonienne dans la période du Fer IIIb, Barkay a trouvé le chaînon manquant entre les périodes du Fer II et l'époque perse tout en réhabilitant un pan de l'histoire et de l'archéologie qui avait été omis ou sous-estimé. Grâce à la proposition de Barkay, la période archéologique du Fer IIIb en tant que telle renaît à la lumière, alors qu'on avait souvent tendance à l'occulter. Dans les faits la proposition de Barkay est d'ordre méthodologique et entend jeter les fondements d'une réflexion qui devrait aboutir à une synthèse plus approfondie de la période du Fer IIIb en Juda, étude qui n'a pas encore été conduite à son terme.

Actuellement il existe bien quelques tentatives qui vont dans ce sens, mais les quelques monographies qui ont traité le sujet, l'ont abordé partiellement ou selon un angle d'attaque limité⁴⁹, mais sans livrer une synthèse détaillée, à l'instar de ce que H. Weippert a produit sur une plus grande échelle chronologique. Il n'en demeure pas moins que certains livres de la dernière décennie semblent ne pas tenir compte des nouvelles recherches dans le

⁴⁷ A. MAZAR, *Archaeology of the Land of the Bible*, p. 460: « Only in the land of Benjamin, north of Jerusalem (Tel el-ful, Mizpah, Gibeon) was the Babylonian conquest not obliterate. In this region, it appears, there was no severe destruction, and life continued under Babylonian rule ».

⁴⁸ G. BARKAY, « The Iron Age II-III », in *The Archaeology of Ancient Israel*, p. 372-375; ID., « The Redefining of Archaeological Periods: Does the Date 588/86 B.C.E. Indeed Mark the End of the Iron Age Culture? », in *Biblical Archaeology Today, 1990. Proceedings of the Second International Congress on Biblical Archaeology, (Jerusalem, June-July 1990)*, p. 106-109.

⁴⁹ H. M. BARSTAD, « On the History and Archaeology of Judah during the Exilic Period: A Reminder », *Orientalia Lovaniensia Periodica* 19 (1988), p. 25-36; ID., *The Myth of the Empty Land* (Symbolae Osloenses, 28), Oslo, 1996, p. 47-55; E. STERN, *Archaeology of the Land of the Bible. The Assyrian, Babylonian, and Persian Periods (732-332 B.C.E.)*, p. 428-434; C.E. CARTER, *The Emergence of Yehud in the Persian Period. A Social and Demographic Study* (Journal for the Study of the Old Testament. Supplement Series, 294), Sheffield, 1999, p. 119-134.

domaine ainsi que des perspectives novatrices⁵⁰. Bien souvent on trouve encore beaucoup d'affirmations, fortement imprégnées de l'idéologie dominante de la « terre dévastée et dépeuplée », qui prônent une dévastation babylonienne de Juda et une économie moribonde⁵¹. D'autres chercheurs interprètent les nouvelles investigations comme autant d'éléments supplémentaires en faveur d'une réévaluation de la situation de Juda durant la parenthèse babylonienne. Loin d'être délabré et abandonné, Juda a continué à être peuplé, administré, et il témoigne d'un certain dynamisme dans le domaine des arts, de la culture et du commerce⁵². Après les années 2005-2006, cette période historique va perdre de son intérêt pour la communauté scientifique, et la lumière des projecteurs va se déplacer sur la monarchie et les personnages de David et de Salomon.

⁵⁰ J.M. TUBB – R.L. CHAPMAN (eds), *Archaeology and the Bible*, London, 1990; J.P. FREE – H.F. VOS (eds), *Archaeology and Bible History*, Grand Rapids, 1992; J.C.H. LAUGHLIN, *Archaeology and the Bible*, London - New York, 2000, 196 p.; J.D. CURRID, *Doing Archaeology in the Land of the Bible. A Basic Guide*, Grand Rapids, 1999; A.J. HOERTH, *Archaeology and the OT*, Grand Rapids, 1998; J. WEINBERG, « The Babylonian Conquest of Judah: Some Additional Remarks to a Scientific Consensus », *Zeitschrift für die Alttestamentliche Wissenschaft* 118 (2006), p. 597-610.

⁵¹ E. STERN, « The Babylonian Gap. The Assyrians impressed their culture on Israel...The Babylonians left no trace », *Biblical Archaeology Review* 26 (2000), p. 45-51; 76; ID., « The Babylonian Gap: The Archeological Reality », *Journal for the Study of the Old Testament* 28 (2004), p. 273-277. A l'encontre de la thèse de Stern, voir J. BLENKINSOPP – E. STERN, « The Babylonian Gap Revisited », *Biblical Archaeology Review* 28 (2002), p. 36-39, 55, 59. Blenkinsopp réfute les conclusions de Stern et ce dernier répond à ses critiques mais campe sur ses positions. J. BLENKINSOPP, « The Age of Exile », in J. BARTON (ed.), *The Biblical World*, vol. 1, London, New York, 2002, p. 416-439.

⁵² O. LIPSCHITS et al. (eds.), *Judah and the Judeans in the Neo-Babylonian Period*, Winona Lake, 2003; O. LIPSCHITS, *The Fall and Rise of Jerusalem: Judah under Babylonian Rule*, Winona Lake, 2005.